

Vers la Victoire!

Ex-clandestin fondé en 1941 par Alfred STEUX, Prisonnier Politique
exécuté à Munich le 27 Octobre 1944.

BUREAU DE REDACTION : Rue Alphonse Poulet, 2 Téléphone 164 à DOTTIGNIES

EDITEUR RESPONSABLE Jules Steux, rue A. Poulet à Dottignies

Hédomadaire pour la Flandre Wallonne

Editorial

In memoriam

De quoi s'agit-il ?

Hommage à Alfred STEUX

« De quoi s'agit-il ? » Voilà sans doute la première question que se poseront la plupart de nos lecteurs. Vraisemblablement ceux-ci voudront déduire des noms qui signent ces articles une tendance politique quelconque ou tout au moins une allégeance à telle ou telle idéologie. A ceux-là tout de suite nous leur disons que de pareilles tentatives demeureront vaines. Ce journal, fidèle à son passé ne veut faire et ne fera aucune politique. C'est dans le pur creuset où pourtant distinctes (l'énergiques volontés se fondirent à la flamme d'un même patriotisme que naquit « Vers la Victoire », c'est ce même esprit et cette même flamme qui sans défaillance se maintiendront. Est-ce à dire que nous renions nos programmes, nos idéaux, nos aspirations de parti, est-ce à dire que nous prétendons rompre avec des traditions qui, bien que différentes, peuvent être profondément ancrées en nous ? Assurément non et loisible nous est à chacun de continuer, mais dans une autre sphère que celle de ce journal, notre action politique. Car s'il est vrai que la politique est nécessaire, il est loin d'être aussi vrai

que TOUT soit politique. Refuser de l'admettre, serait avouer que la guerre ne nous eût rien appris, et précisément trop d'angoisses et de misères, trop d'espérances déçues, trop de deuils et de déchirements ont été mis en commun pour que s'évanouisse d'un coup cette solidarité reconfortante qui nous unissait ; trop d'êtres humains, trop de nos compatriotes ont lutté et ont souffert, trop de nos héros ont sacrifié leur vie pour que cette leçon de fraternité qui se dégage de leurs épreuves et de leur exemple se perde dans la stérilité de l'indifférence et de l'oubli. La guerre avait aplani nos anciennes querelles, ces cinq années de souffrance avaient décapé tout individu de ses tenaces couleurs politiques pour laisser enfin paraître si souvent hypocrite et mensonger le vrai visage de l'homme. Et c'est pourquoi ce petit journal quoiqu'issu de la résistance loin de se destiner aux seuls résistants, s'adressent à tous ceux qui osent et qui veulent encore regarder autrement qu'avec les verres teints d'une opinion politique.

Maurice SEYNAVE

Je ne sais, si, fondateur de ce journal, Alfred Steux songea un jour au symbole, à la portée toute particulière que pour lui devait prendre le titre qu'il lui donna. Sans doute n'y vit-il que ce mot hallucinant : VICTOIRE et les moyens de la réaliser.

Pour ma part l'évocation même d'Alfred Steux me plonge dans un mélange de sentiments où l'admiration, la joie, la gratitude, le regret... s'enchevêtrent inextricablement. Songeur, l'esprit butine à toutes les fleurs que son souvenir a fait éclore.

Vers La Victoire, voilà l'écrêteau qu'énergiquement Alfred Steux avait planté à l'orée du chemin de toutes ses activités patriotiques, cet interminable chemin dont il ne devait point connaître la fin. Toute la guerre hypnotisé, sans compter ses pas, et sans s'arrêter jamais, ne se retournant que pour entraîner les autres à sa suite, il a marché vers la Victoire. Dès 1940 il prépare sa tâche, recrute ses compagnons et trace la route qu'il devait franchir. En 1941, défiant toute surveillance, il fonde ce « grand petit journal », la voix d'un peuple blessé qui ne veut point mourir, et de plus en plus il ranime la confiance à la flamme de son propre courage, ce courage que la dénonciation ni le maquis ne pourront ébranler. D'avance il s'était avec joie, cette joie qui fait les forts, offert à sa mission, à son pays. Il n'ignorait rien des dangers auxquels il s'exposait. Il avait tout sacrifié à la victoire, tout donné pour la victoire, tout dirigé vers la victoire. Avait-il songé que cette victoire qui fut son œuvre, il n'en jouirait point ? Avait-il songé qu'après avoir lutté toute la nuit, vainqueur, il succomberait au petit jour ? Avait-



il songé qu'il serait comme l'artiste qui passe sa vie à créer son chef-d'œuvre et qui meurt au moment d'y mettre la dernière note ? Enfin avait-il songé que Vers La Victoire voulait dire un programme qu'on lit avant le spectacle, la répétition générale d'une représentation au succès triomphal, la voie dure et sanglante d'un idéal qu'on étreint en mourant, la lumière accordée à des yeux qui se ferment, arriver et mourir au but d'un long voyage ? Alfred Steux avait-il songé à tout cela ?... Je ne sais. Mais ce dont je suis sûr, c'est que dès 1941 en diffusant dans notre région les accents lointains encore mais pour lui certains du chant de la Victoire, d'avance il avait consenti à tisser de ses propres fibres l'étendard de la paix, à tremper dans son sang le drapeau de la Belgique.

M. S.

Le 22 Avril 1946.

JOYEUSES PAQUES

Pâques de Paix de rénovation et d'espoir... Nous avons remis nos armes et nous pansons nos plaies. Les « grands » discutent et nous oublions un peu nos soucis, bercés de confiance et d'illusion, presque persuadés qu'enfin la « grande dernière » a vécu.

Nous sommes de grands enfants qui nous mêlons aux tout-petits car si le bonheur brille dans les yeux des heureux bénéficiaires du coq symbolique leur satisfaction nous donne chaud au cœur. Et comme eux nous levons la tête vers les tours muettes de nos églises pour voir revenir les cloches.

Les voir revenir... notre pensée certes n'est pas pareille à celle des bambins, parce que leur retour n'est pas lié à une même fin. Non, si nos yeux se sont levés vers les nuages, très haut dans le ciel baigné de lumière, ils fixent un objectif que seule la pensée peut démasquer. Nos cloches ne sont plus là... Elles n'ont pas accompli le voyage illusoire qui

berçait notre enfance innocente et crédule. L'inoffensif rôle de leurs appels à la prière et au recueillement a été mué en une utilisation pour laquelle elles n'étaient point faites. Des mains vandales et impies en ont fait des engins de mort... Et elles sont perdues, perdues à tout jamais. Les noms de leurs parrains, gravés sur leurs flancs ont été effacés dans le creuset de la refonte pour composer des motifs de souffrance.

C'est à cela que nous songeons, nous, au pied de nos églises dont les sommets ne tremblent plus sous le balancement cadencé des gros « bouillons ».

Tant que les grosses voix d'airain ne s'envolent point dans l'azur pour planer au fond des campagnes lascives, verdoyantes ou grillées de soleil, il manquera quelque chose pour évoquer les joyeuses Pâques d'antan...

X. Nova.

PECQ

Mort de Maurice BOSSUT

On nous annonce la mort survenue en son domicile, de notre camarade Maurice BOSSUT, à l'âge de 47 ans.

Combattant, il fit la campagne de 1940, et en bon patriote, il se groupa dans les Milices Patriotiques du F. I. de suite après la débâcle. Il s'occupa également de « Solidarité » comme agent au service secret « Socrate » et devint membre de

l'U. N. de la Presse clandestine.

Nous présentons à sa famille l'expression de nos sincères condoléances.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons un compte-rendu détaillé sur l'activité de ce brave durant l'occupation, et sur les funérailles qui ont eu lieu jeudi dernier.

Comment on les "roulait"

Ceci se passait le premier septembre 1944 exactement dans les environs de Dottignies. L'ombre de Jean Lefebvre planait sur nos têtes et inspirait des actes courageux et même audacieux à nos résistants.

L'Allemand en déroute fuyait... fuyait encombrant les routes avec les véhicules les plus disparates qu'il avait récupérés pour transporter son matériel de guerre et tenter de gagner au plus tôt un coin de terre moins «dangereux».

Quelques amis de la «fameuse armée blanche» prenaient tranquillement un verre de bière attendant d'entrer en action. Quand devant le café où ils étaient installés s'arrêta une voiture. Un pilote de la Luftwaffe en descend et pénètre dans le débit. Tant bien que mal l'intrus commande une consommation et tente de lier conversation avec les autres clients qui en quête de confidences, font semblant de s'intéresser à lui.

L'aviateur fait comprendre qu'il arrive en droite ligne de Rouen, qu'il est démuné d'argent et que pour en récupérer il est désireux de vendre une quantité de cuir dont il montre un échantillon. On discute les prix, tandis qu'un va et vient inusité commence dans la maison...

Le marché semble être conclu et le boche va à la voiture pour décharger la marchandise.

« Sacramento » — Nos bons drilles avaient fait le nettoyage par le vide et quand le fridolin voulut s'en prendre à ses acquéreurs, ceux-ci avaient disparu comme par enchantement.

Notons que la patronne sur qui le boche eut voulu faire retomber la responsabilité de sa mésaventure s'en tira on ne peut mieux. Disons qu'elle était des nôtres et qu'elle savait comment on traitait les argousins de son espèce.

Où en sommes-nous ?

Au moment où notre journal renaît, un an après l'écroulement total de la puissance des Boches, nous posons la question : Où en sommes-nous ?

Complètement battus, les Boches virent ravager entièrement certaines de leurs villes, eux qui avaient annoncé vouloir effacer les villes d'Angleterre, de la surface du sol ; ils ont terriblement souffert dans leur chair et aucun pouce de leur territoire n'a échappé à l'occupation militaire alliée. La Victoire fut nette, sans appel... Quel sort sera réservé à l'Allemagne ? Il n'est pas encore réglé que déjà le maquis Boches s'organise... Et les brutes les plus féroces, les plus immondes, discourent encore à Nuremberg où il leur est encore donné le monter sur les tréteaux pour affirmer leur foi et leur fidélité de Boches, cherchant à justifier aux yeux de leurs congénères, leur idéologie affreuse. Et devant la monstruosité de leurs crimes, tout comme le Kaiser de 1918, ils disent eux aussi, n'avoir pas voulu cela... Criminels avérés, ayant violé les principes de toute humanité, leurs cendres n'auraient-elles pas dû, depuis longtemps, avoir été dispersées aux quatre vents du ciel... Et leurs noms s'évalent chaque matin, dans nos journaux...

Grands dans la guerre, les Alliés nous donnent-ils une impression de netteté dans le règlement des graves questions politiques soulevées de toutes parts ? Certes, les intérêts des peuples sont inscrits sur la carte et

conditionnés par leurs impératifs économiques, ces intérêts peuvent se rencontrer ou s'opposer. Mais dans l'effondrement des puissances du mal engendrant des régimes haineux et sauvages, nous avions salué le retour à la liberté, à la fraternité des peuples, à la Paix que nous espérions totale, car pour venir à bout du monstre, il avait fallu sacrifier des richesses incalculables, en hommes et en matériel. Où en sommes-nous ?

Et chez nous ? On a bien, pendant quelques mois, exalté les sacrifices de la Résistance, on a inauguré des drapeaux et distribué des médailles. Mais où en sommes-nous ? Car si le défilé des P.P. à Bruxelles a fait s'attendrir quelques journalistes voyant marcher des religieuses aux côtés de communistes, j'ajoute qu'il est pitoyable de constater qu'ils n'ont pas encore de statut, qu'il y a encore chez eux tant de misères à soulager et qu'on paraît avoir oublié que l'efficacité d'une intervention est, dans ces cas, fonction de sa rapidité. Aura-t-il raison, le camarade de l'autre guerre qui, dans un grand geste désabusé, disait l'autre jour que, plus ça change et plus c'est la même chose ?

Serrons les rangs, attisons notre ancienne ardeur ; il faut relever la Patrie pour laquelle tant des nôtres sont morts, il faut aider ceux qui, par les Boches, ont souffert et souffrent encore aujourd'hui... Il faut que nous retrouvions bien vite la Paix, la vraie, celle pour laquelle les meilleurs d'entre les Belges se sont sacrifiés depuis plus de trente ans, celle que nous avons méritée après deux guerres affreuses nous plongeant dans l'horreur, à vingt ans d'intervalle.

Un ancien.

L'Honneur de la Résistance est sau

Mercredi 17 avril, en Cour d'Assises du Brabant se terminait le procès Wittouck, où quatre de nos meilleurs résistants se trouvaient inculpés : Jacques Schot, principal accusé, chef du R. N. J. de Mouscron, éditeur responsable de « Vers la Victoire » durant une grande partie de l'occupation, ainsi que les R. N. J. Haverbeke, Simoens, Hovinne, sortaient libres du tribunal sous les bravos d'une foule enthousiaste.

Les jours précédents, les témoins à charge et à décharge se succédaient au tribunal, n'apportant cependant rien de sensationnel.

Des témoins, notamment les députés Vandenberghe et Vandevelde, n'ont pas connaissance des faits rapprochés à Wittouck.

M. Verhenst, de l'Intelligence Service, a fourni les renseignements au sujet de Wittouck à Schot pour qu'il les publie dans « Vers la Victoire ».

Paul Pollet, blessé par les Allemands à Rollegem, déclare que Wittouck était mal noté.

Noé Remant du Comité de Libération, déclare que le Comité avait ouvert un dossier contre Wittouck.

Un prêtre, fusillé sous l'occupation lui avait conseillé de travailler avec J. Schot, âme du R. N. J.

Il dit que Schot est admirablement noté par la population de Mouscron.

M. Algoet, du S. R. A., a vu Wittouck avec des officiers allemands à Paris, l'un d'eux lui a remis un paquet.

De nombreux témoins ont vu Wittouck saluer à l'hitlérienne. M. Vanlancker l'a vu serrer la main au chef de la Gestapo de Lille,

Marceline Scheerperels a trouvé un tract. Wittouck l'a vu. Elle a été interpellée par la Feldgendarmarie. Wittouck a déclaré avoir raconté ce fait sans réfléchir !!

La partie civile demande un minimum de trois ans de prison.

Maitre Vandenberghe dépeint la vie héroïque de Schot durant toute l'occupation.

Maitres Kasiers et Roelandt racontent les faits d'arme de leurs clients.

Enfin, Maitre Collignon prend la parole : il rappelle les preuves de l'incivisme de Wittouck.

« Ce procès » dit-il « est l'épreuve du jury vis-à-vis de la Résistance. Il se prépare en ce moment un phénomène terrible. On relève la tête de partout. On aura encore besoin de la Résistance. J'attends de vous un verdict qui ne fera pas sourire les inciviques. Inscrivez sur votre bulletin de vote « Vive la Belgique ».

L'assemblée unanime éclate en applaudissements. On crie « Vive la Résistance ».

Après 45 minutes de délibération, le jury prononce l'acquiescement des quatre accusés.

Maitre Collignon : Messieurs les Jurés, vous avez sauvé l'honneur de gens qui eussent préféré la mort à être déshonorés par un jury belge.

DOTTIGNIES Un héros de la Résistance

Issu d'une famille d'ardents patriotes, René Hubaut, se devait de ne pas être en reste avec ceux qui, de 14 à 18, s'étaient distingués dans les boues de l'Yser.

La nouvelle occupation allemande était une aventure idéale pour celui qui ne croyait pas à la défaite, et René s'y lança avec toute la fougue de ses 20 ans.

Dès 1941, recruté par ce pur héros que fut Alfred Steux, il devenait membre de l'A. S., et en même temps un des principaux distributeurs de notre clandestin « Vers la Victoire ». Mais son activité ne s'arrête pas là, et il devint lui-même recruteur émérite. De plus : employé au service du Ravitaillement de la commune, il eut le périlleux honneur d'organiser avec son camarade Raymond Balcaen le vol de timbres qui devait servir à ravitailler « Ceux du Maquis ».

Hélas tout a une fin. Des Belges félons, valets de la Gestapo, étaient sur la piste de ces patriotes ; et le 6 janvier 1943 René était arrêté en même temps que quelques camarades.

Il résista avec courage à une instruction difficile et reçut avec le sourire le verdict le condamnant à 15 mois de prison. Pourtant pareille peine ne pouvait que lui valoir la déportation en Allemagne et en effet, le 31 juillet 1943, René partait vers sa destinée. Il échouait le 13 août au camp de Larnau, am/Chien-sie en Haute Bavière, où il fut astreint à un travail très dur dans les tourbières. Ni les coups, ni la faim, ni le froid, ni la neige ne purent avoir raison de son magnifique moral et c'est quand déjà il entrevoyait sa libération prochaine (il lui restait 80 jours à faire) que la catastrophe arriva. Celle-ci arriva sous la forme d'une instruction beaucoup plus sérieuse que la première et dont le résultat lui valut six nouvelles années de « Zuchthaus ».

Ce fut trop pour René, car malgré tout son courage, vivant dans les miasmes d'un campement insalubre, il contracta la plus terrible des maladies.

Malgré tout il tint, et Dottignies eut la grande joie et le grand honneur de revoir un des plus braves de ses fils.

Hélas, René avait ramené des

campes nazis, un mal incurable et malgré tous les soins, malgré toute la tendresse que lui prodiguèrent ses parents, sa famille et ses amis, il fut enlevé à leur affection et mourut le 21 janvier 1946 ; il avait 23 ans.

A ses parents, frère, sœurs éplorés, qui pendant de longs mois vécut avec cette idée fixe « Revoir René », nous présentons ici les condoléances sincères de ceux qui pendant et longtemps furent ses compagnons de captivité et de misère.

A. C.

HERINNES

Salut à nos Martyrs

C'est à vous, glorieux martyrs de notre paisible commune, que je consacre les lignes de ce premier numéro de notre hebdomadaire renaissant. Je veux oublier la matérialité de l'existence présente, son tumulte et son terre à terre, pour concentrer ma pensée et la laisser librement évoquer votre souvenir. Chacun de vous, au même degré, sous des dehors différents, a droit à notre estime et notre reconnaissance. Vous avez accompli une tâche que seules les âmes d'élites s'imposent, parce que volontairement consentie.

Vous avez accepté tous les risques et vous avez tenu jusqu'au bout. Vous n'avez point reculé quand le spectre de la mort a fait frissonner vos corps affreusement amaigris.

Vous fûtes des soldats dans toute l'acception du terme parce que vous avez su faire le don complet de vous même.

Antoine Vancoppenol, l'âge de la retraite qu'il avait sonné pour vous, mais la patrie souffrait. Vous avez terminé une rude vie de labeur par un trait d'héroïsme digne de notre nom de belge.

Georges Lemaitre, vous avez dû abandonner la charge que vous légua en mourant votre épouse. A l'heure de la mort l'image des orphelins que vous laissiez accrut votre douleur certes, mais vous n'avez point manqué à votre parole parce que vous saviez que vous vous sacrifiez pour tous les enfants de Belgique.

Jean-Baptiste Ducoin, vous aviez déjà accompli tout votre devoir durant l'autre guerre. Vous avez voulu faire plus et servir encore. Vous avez donné votre vie pour cette patrie que vous défendîtes si âprement et si farouchement.

Maurice Pontignie, l'avenir s'offrait à vous souriant, prometteur. Vous pouviez comme tant d'autres demeurer dans l'expectative et attendre de l'effort des autres l'action libératrice. Mais vous n'avez point accepté cette passivité. Vous voulûtes prendre part au combat en songeant à vos petites et à toutes celles du pays que l'ennemi oppressait. Votre corps vaincu s'est affaissé, mais votre âme a triomphé.

Fernand Knokaert demeurera le symbole du lutteur opiniâtre qui défend son existence et celle des siens. Rien ne put vous faire faiblir et la défaite de l'adversaire est aussi un peu votre œuvre.

Albert Carette, le benjamin de nos absents, a montré un cran admirable dans l'activité clandestine qui préparait la déroute du boche exécuté et excitait la haine des traitres.

A vous tous, au nom de la population reconnaissante et émue, Merci.

Puisse votre exemple entretenir au sein de notre jeunesse, les dignes sentiments qui vous guidèrent et firent de vous des héros à l'égal de grands martyrs qui honorent notre histoire.

X. NOVA.

TOUS LES SPORTS

LES RENCONTRES DU LUNDI DE PAQUES

COURTRAI SPORTS 1 — OLYMPIQUE DE LILLE 2

Devant un public très nombreux les professionnels français ont fait une très belle démonstration.

Les Français se sont montrés les meilleurs à tout point de vue et ont obtenu une victoire bien méritée.

Au début, Schair, doit intervenir sur des shots de Vandoorne. A la 23e minute sur un très beau shot de Tempowsky, le premier but est marqué par les Lillois.

Les Courtraisiens font de très belles attaques, mais la mi-temps arrive où le score est de 1-0 à l'avantage de l'équipe française.

A la seconde mi-temps les Français se lancent à l'attaque et au bout de la 10e minute, Vandoorne réussit un second but pour les visiteurs.

Courtrai prend l'initiative, mais les shots des avants belges manquent de justesse.

Vers la 32e minute Coppens réussit un but sur corner. Aux dernières minutes Deceyln et Declercq changent de place mais les Français ne se laissent pas intimidés et remportent une victoire bien méritée.

L'arbitre Franken alignait les équipes suivantes:

Courtrai Sports: Schaire (Courtrai Sp.), Berloo (Gantoise) et Van haesendonck (Malines); Verhelle (Courtrai Sp.), Vermeulen (Malines) et Maes (Courtrai Sp.); Deceyln (Malines), Berthuelens (Malines), Declercq (Courtrai Sp.), Coppens (Malines) et Degreyse (Roulers).

Olympic de Lille: Hatz, Grimontprez et Jedryock; Bourbotte, Carré et Bigot; Vandoorne, Baratte, Pihet, Tempowski et Ledantre.

En ce qui concerne l'équipe française, tous les joueurs ont montré qu'ils étaient professionnels.

DOTTIGNIES-SPORTS

DOTTIGNIES SPORTS 0 — WAREGHEM SPORTS 7

L'arbitre absent, un délégué de Waereghem le remplace. Celui-ci accorde immédiatement un pénalty, puis un coup franc dans les 25 mètres au profit de son équipe. A la 10e minute : 0-2. L'équipe dottignienne, écoeuvée, ne réagit plus qu'épisodiquement. A la mi-temps : 0-3.

Après la pause, les Dottigniens dominent et les filets des visiteurs ne restent intacts que grâce au beau jeu de leur keeper. Dans le dernier quart d'heure, Dottignies s'effondre et Waereghem marque quatre buts consécutifs. Score beaucoup trop net qui ne représente aucunement la physionomie de la partie.

DOTTIGNIES SPORTS II 7 — SANS SOUCI MOUSCRON 2

Première mi-temps partagée : 1-1 au repos.

Mouscron attaque d'emblée, jouant avec le vent violent et réussit immédiatement un 2e but. Dans la dernière demi-heure, les Mouscronnois sont débordés. Dottignies marquera encore six buts avant la fin.

Une trop grande nervosité a plané sur le match extrêmement important qui opposait les Dottigniens aux joueurs de Waereghem Sports, et que les locaux ont perdu par le score forcé de 0 à 7. Cette nervosi-

té est peut-être explicable de la part des visités menacés de la descente mais qui gagna aussi les visiteurs qui alignaient également l'arbitre qui ne se fit pas faute d'avantager ses joueurs tout au long du match.

Jugée sur cette dernière sortie l'équipe locale paraît bien malade et en tous cas mûre pour la culbute en division II régionale.

Ainsi donc les jeux sont faits.

Les cinq clubs wallons : Luignegne Mouscron, Bizet, Dottignies et Comines qui comptait la division II provinciale seront relégués, la saison prochaine en seconde régionale.

Les clubs wallons, sont-ils vraiment inférieurs aux clubs flamands. Oui et non.

Oui, du fait que tous les clubs classés du 1er au 10ème se sont assurés le concours d'un ou plusieurs joueurs étrangers cotés, bien souvent achetés par des particuliers ou des mécènes, et Dieu sait si le Courtrais en compte, qui surent par des dons généreux doter leur club de joueurs de renom. D'autre part, certains dirigeants de ces clubs, pour ne pas dire tous, y allèrent de leurs deniers afin d'assurer à leur club un classement honorable.

Deux choses que nous ne rencontrons pas chez les Wallons de la Flandre.

Non, car du point de vue amateur, nous pouvons nous targuer d'y être restés fidèle jusqu'au bout, préférant la préparation des jeunes, que nous pousserons activement dès maintenant, aux folles dépenses, qui ne donnent bien souvent que des ennuis aux dirigeants et font des joueurs des travailleurs. Nous, dirigeants de petits clubs wallons, nous ne comprenons pas le sport de cette façon.

Nous faisons du sport par amour du sport, et ne recherchons qu'un but, intéresser au jeu de football le plus de jeunes gens possible dans un but de développement physique et moral.

Cela veut-il dire que nous abandonnons tout espoir de retrouver notre place dans cette division que nous abandonnons ?

Non pas du tout, et nous pouvons dès à présent présenter le programme que les dirigeants de Dottignies Sports se sont fixés et qu'ils s'efforceront d'atteindre.

S'assurer le concours d'un entraîneur et d'un professeur d'éducation physique.

Pousser la formation d'équipes d'âges.

Créer une franche camaraderie entre joueurs et dirigeants.

S'efforcer de reprendre au plus tôt place en division II provinciale.

Pour y arriver, nous demanderons tout d'abord aux supporters de se grouper dans le sein d'une société de supporters afin de coordonner leurs efforts pour soutenir leur club. Aux joueurs de suivre les conseils qui leur seront donnés par des entraîneurs compétents et d'être assidus aux séances d'entraînements.

Nous demandons également aux parents des jeunes gens qui pratiquent ou voudraient pratiquer le football de faire confiance aux dirigeants, qui ne recherchent que le développement, tant physique que moral, de leurs enfants. Envoyez-nous vos enfants, par la pratique du sport, nous vous en ferons des hommes.

HERSEAUX

La grande journée sportive de l'U. S. Herseautoise

L'U.S. Herseaux avait organisé pour lundi une grande rencontre amicale entre son équipe première et l'Excelsior de Roubaix-Tourcoing. Diverses manifestations ont encadré ce match dont le bénéfice était réservé à Albert Vermeersch, le sympathique joueur blessé de l'U.S.H.

L'équipe roubaisienne fut reçue à 11 h. à la frontière française, puis un diner fut servi chez M. Gaulich Valety.

L'harmonie « l'Avenir » d'Herseaux prêta son concours. A 14 h. elle escorta les deux équipes vers le local et le terrain où à 15 h., après l'exécution des hymnes nationaux, fut donné le coup d'envoi de la rencontre dont nous donnons le compte-rendu en rubrique sportive.

Le tournoi de basket-ball de « La Renaissance »

La société « La Renaissance », du Long-Bout, avait organisé pour Pâques un tournoi international de basket-ball doté d'une coupe, dénommée « Coupe Henri-Glorieux ». Dimanche, en lever de rideau, les minimes du Long-Bout s'inclinèrent par 0 à 12 contre les minimes de l'Olympic Watrelosien. La « Fraternité » de Mouscron remporta ensuite contre la Renaissance du Long-Bout, par 18 à 1, la première rencontre pour la coupe.

La police de Roubaix étant absente, le C.S.F. de Roubaix l'emporta par le score forfaitaire de 10 à 0. Les Pompiers de Roubaix s'inclinèrent par 11 à 34 contre l'Olympic Watrelosien.

Pour les demi-finales, l'Olympic Watrelosien gagna par 36 à 17, contre le C. S. F. Roubaix. Les Pompiers de Roubaix se désistèrent en faveur de la Fraternité de Mouscron qui, en finale, contre l'Olympic Watrelosien, s'inclina par 28 à 16.

A l'issue de cette rencontre, une magnifique coupe fut remise à l'O. C. Watrelos, vainqueur de ce tournoi.

PETITE ANNONCE

IMPORTANTE SOCIETE de la Région

cherche représentants, même débutants.

Branche facile à adjoindre pour Représentants ou Démarcheurs professionnels. Bonnes conditions.

S'adresser de préférence, le samedi de 14 à 16 h.

Agence THEMI,

1. r. Royale, HERSEAUX (Place)

CYCLISME

APRES LE 44e PARIS-ROUBAIX

Le 44e Paris-Roubaix s'est terminé par une victoire des nôtres, ce qui fait le 19e succès belge dans cette course, qui constitue une très grosse attraction depuis longtemps déjà.

Mais il faut reconnaître que cette fois, cette supériorité n'a pas été aussi marquée que les autres années, car la bataille fut indécise et parut devoir se terminer par une victoire française.

Pourtant l'avantage tourna vers les Belges, mais si on établit un classement sur les dix premiers, on constate que les places sont réparties en parts égales.

Georges Claes fut le vainqueur de cette grande épreuve pascale, et aussi l'homme de la course. On le trouve en tête dans la côte de Doullens. A Arras, on le voit mener avec Kint et Hendrickx et à 20 km. de l'arrivée il se détache avec Gauthier.

A deux cents mètres du vélodrome Vlaemynck parvient à rejoindre Claes et Gauthier. C'est le Français Gauthier qui rentre le premier sur la piste du vélodrome de Roubaix suivi de Claes et Vlaemynck. Au premier passage de la ligne d'arrivée l'ordre ne change pas; au moment où les trois routiers entrent dans le dernier virage, Bonduel fait son entrée. Gauthier est toujours en tête, mais Claes vient à l'attaque et à mi-ligne droite il dépasse Gauthier en le battant de deux longueurs, et gagnant ainsi le 44e Paris-Roubaix.

Résigné à son sort, Vlaemynck termine troisième à distance, quand à Bonduel précédant le peloton il termine quatrième en donnant trois places aux Belges dans les quatre premières.

J. STOUX.

Pour votre publicité dans
« VERS LA VICTOIRE »

adressez-vous à

L'Agence THEMI

HERSEAUX.

Conditions intéressantes

— Une large diffusion —

Abonnez-vous à

« VERS LA VICTOIRE »

Un an 150 frs

Six mois 75 frs

par simple versement

au C. C. P. 229245 de

L'Agence THEMI

S.P.R.L. HERSEAUX

Imprimerie Harduin, HERSEAUX

Tél. 623, Mouscron

Petite Causerie sur l'Armée Nouvelle

Tout le monde sait qu'une grosse partie de la 2me Brigade Belge d'Infanterie fut démobilisée du 5 au 7-3 c'est-à-dire tout récemment.

Dottignies comptait également parmi ses Volontaires de Guerre, plusieurs jeunes gens enrôlés dans cette unité.

Voici les impressions notées rapidement, de deux joyeux lurons faisant partie d'un corps de transport au sein de cette brigade fantôme.

La brigade fut rappelée à Audegarde, Deynze, Zottegem, le 19-1-45 et bien que wallonne, elle reçut dans ces villes flamandes un accueil des plus chaleureux. Nous

logions chez le civil et tous quittèrent à regret ces endroits où ils furent aux petits soins pendant deux semaines. Le 2 février au petit jour ce fut l'embarquement vers Ostende pour ensuite, gagner la Grande-Bretagne, aux fins d'y recevoir l'instruction ultra-moderne du soldat actuel. Nous étions tous impatients, car la majeure partie de cette unité, composée de résistants, ne demandait qu'une chose : partir vite et revenir encore plus vite pour monter au feu en compagnie de nos vaillants alliés. Le 4-2 embarquement à Ostende via Tilbury, terminus du 1er voyage. La 1re traversée fut effectuée sans incidents; 2 heures

après notre arrivée nous commençons une petite journée en chemin de fer pour aboutir à Princescott près de Liverpool, port d'embarquement pour la seconde traversée, celle de la mer d'Irlande et quelle mer, ... bonne mère !

Elle nous a ballotés dans tous les sens tellement elle était d'une humeur que nous qualifierons de mas-sacrante. Et ce n'est pas tout. Nous avons quitté Liverpool de 2 heures à peine que déjà un impétueux sous-marin boche nous donnait la chasse ! Ça et le mal de mer, c'est plus qu'il n'en faut pour ne plus se sentir du tout à l'aise. Heureusement que notre convoi, comme tout convoi qui se respecte était escorté par une puissante formation de navires de guerre qui surent réduire à l'impuissance l'audacieux teuton qui avait osé glisser dans notre sillage. Et c'est avec un soupir de soulagement que le même soir nous apprenions que le navire avait stoppé en vue des côtes irlandaises en rade de Belfast (capitale de l'Irlande du Nord). Cette traversée coûta la mort d'un des nôtres, qui prit un bain glacé alors que le navire sortait de la rade de Liverpool. Malgré les rapides secours d'un courageux marin anglais, il ne put résister à la congestion et expira la nuit suivante. Et le lendemain matin commençait le débarquement ; nous prenions pied sur le « plancher des vaches » irlandais. Encore un petit voyage en chemin de fer, cette fois-ci de courte durée et nous atteignons le petit village d'Antrim où se trouve notre « training » camp.

Et c'est dans ce charmant endroit que nous apprîmes notre métier de soldat avec ses avantages et ses inconvénients.

Question « avantages » c'était, il faut l'avouer, plutôt minime.

Quand aux inconvénients, ce fut autre chose. En effet tout était « neuf » pour nous dans ce nouveau genre de vie. Nous étions les « cobayes » d'essai, pour toutes les troupes qui allaient dorénavant venir faire leur instruction dans ce pays.

Nous n'insisterons pas outre mesure sur les fatigues du training c'est-à-dire de l'adaptation du soldat à la guerre moderne, car bien souvent nous étions éreintés. Voici d'ailleurs un petit aperçu du programme courant que nous avions là-bas. Prenons le cas d'une compagnie de « fusilliers » qui assurait la garde d'un bataillon pendant 24 heures ; après la garde, c'était 24 heures de piquet c'est-à-dire assurer toutes les corvées. Le piquet finissait à 5 heures du soir. A 5 1/2 h., souper, à 6 1/2 h. rassemblement de la compagnie en tenue de campagne, à 7 h. départ pour une marche de nuit, dont ils revenaient fourbus

vers minuit. Au lit, messieurs, il ne fallait pas le répéter. Le lendemain, réveil à 5 1/2 h., départ pour 48 h. de manœuvre. Et après ces 5 jours de dur labeur, ils avaient un jour de repos qui n'était pas du repos proprement dit. Et c'était à peu de chose près toujours la même ritournelle. Et qu'est ce que nos pauvres estomacs ont pris pour leur rhume au début de cette fameuse instruction, car le Belge proprement dit aime le volume, c'est-à-dire une grosse assiette de pommes de terre, de la soupe et beaucoup de pain.

De cette façon, il se sent bien rempli, gonflé à bloc, mais comme vitamines, c'est à peu près nul ; tandis que la « bouffe » anglaise est d'un volume beaucoup plus restreint, mais combien plus riche en calories.

Nous avions beaucoup de difficulté à comprendre cela et à... contenir nos estomacs toujours beaucoup trop actifs.

De plus, nous étions bel et bien incorporés dans l'armée anglaise et par conséquent, nous faisons partie des troupes intérieures à l'instruction. Résultat : comme N.A.A.F.I. (cantine) nous recevions 40 cigarettes par semaine et un bâton de chocolat pour la modique somme de 3 shellings 3 pences, ce qui fait au cours du change l'équivalent d'environ 27 francs belges.

Or, notre solde de 25 francs par jour nous faisait en monnaies anglaises 3 shellings par jour. Qu'auriez-vous fait avec 40 cigarettes par semaine et ne pouvant rien recevoir de chez vous, comme mandat ou colis ?

Vous vous en procureriez dans le commerce puisque ces produits n'étaient pas rationnés. — C'est ce que nous faisons, mais le paquet de 20 cigarettes coûtait 2 shellings 4 pences ! Que vous restait-il de votre solde ? 8 pences, exactement de quoi se payer « one little cup of tea ».

Encore un point à signaler qui avait une mauvaise répercussion sur le moral de la troupe. C'était la lenteur exagérée de la correspondance.

Certaines de nos lettres nous parvenaient 3 et 4 semaines après leur expédition. Elles prenaient ce fâcheux retard à la « Base Censor ».

Vous pouvez facilement vous imaginer et apprécier la « fraîcheur » des nouvelles que nous recevions. Cela faisait néanmoins quand même son petit plaisir car le soldat ressemble à s'y méprendre à un grand gosse.

Au début, l'accueil ne fut pas fameux. Des visages impassibles vous recevaient froidement. Et puis, le temps aidant, ils s'accommodèrent assez bien à nos coutumes totalement différentes des leurs.

Après nous avoir promis à maintes reprises le retour en Belgique, nous arrivâmes en fin de compte

au jour « J » du réembarquement.

Ce fut un beau jour ! Bien que ce pays nous plaisait par la nostalgie de ses magnifiques campagnes, ses sites merveilleux, tels que la « Giants Causeway » (la chaussée des Géants), le lac de la Nuit, Belfast et son port, nous n'avions plus qu'un seul désir, revoir la Belgique avec son soleil, car c'était une chose très rationnée en Irlande. Figurez-vous que sur une période de 145 jours, il y en a eu 117 pluvieux. Comme record, cela dépasse tous les espoirs.

Le 5 juillet, nous embarquions à Belfast vers Glasgow. A part un brouillard à couper au couteau, qui est monté tout d'un coup en pleine mer, il n'y a rien eu à signaler.

Une nuit passée entièrement sur le train, nous ramena à Hornsea, près de Hull dans le Yorkshire.

Charmante petite ville située au bord de la mer où nous avons fait un stage de cinq semaines aux fins d'obtenir en Angleterre tout le matériel de guerre de la Brigade, et finalement (c'était la bonne fois) nous avons rejoint Tilbury, dernier point nous séparant de notre petite Belgique.

Le lendemain à 7 h., nous débarquions à Ostende pour rejoindre Zeebrugge Heyst et Knocke, lieux de cantonnement de la Brigade.

Après avoir goûté là, un mois de repos bien mérité, nous partions occuper la « terre promise » dans la vallée de la Sieg.

Beau pays, pauvres gens (c'est bien fait pour leurs sales g... bien entendu !) et surtout, beaux moments pour les soldats ; car là, pas besoin de se contenir ! On peut donner libre cours à ses justes colères à l'occasion démolir et ce qui reste encore debout et les salopards d'habitants. Après tout, ce n'est que juste. Ils ont le revers de la médaille comme on dit dans le commun des mortels et nous pouvons vous assurer que nous le leur avons montré suffisamment, ce fameux revers et pas dans de petites proportions ! Que n'ont-ils pas tout fait avec les nôtres, il n'était juste que nous leur rendions la monnaie de leur pièce.

Et en fin de compte, nous sommes revenus en Belgique après six mois d'occupation.

On n'a rien trouver de mieux que de nous mettre tous au camp de Beverloo en attendant les papiers nous permettant de retourner « at home ». Jusque là tout allait bien, nous étions toujours « troupes anglaises » par conséquent bonne alimentation, cantine etc, etc...

Mais du jour où en rentrant à Beverloo, nous tombions sous le régime belge ce fut catastrophique.

Quelle bouffe, Seigneur ! A faire crever les plus endurcis !

Ration journalière ; déjeuner :

pain, margarine, café (douteux évidemment).

Dîner : soupe, pommes de terre et tranche de pain, souper : idem. Point, c'est tout.

Pauvre Belgique. Vous avez voulu faire une armée nouvelle, animée de sentiments nouveaux.

Au début nous étions partis sur le bon pied, car dans les Brigades de Volontaires de Guerre comme la nôtre, tout tournait rond, les gradés en général ne sentaient pas trop la « naphtaline » et avaient épousé un esprit tout neuf.

Mais voilà, avec un adjudant de réserve comme ministre de la Défense Nationale, secondé par un entourage de vieux « butés » dont le seul plaisir est d'enfoncer le pauvre « plouc » tout en essayant de lui enlever tous ses avantages matériels, car un soldat pour eux, c'est une mécanique, un pantin que l'on actionne aux moyens de ficelles et pour qui par conséquent il ne faut plus avoir aucun égard surtout quand la guerre est terminée depuis si longtemps (Pensez donc, il y aura un an le 8 mai et il y a belle lurette qu'ils ont oublié ces pauvres volontaires !), comment voulez-vous obtenir de bons résultats.

Ces Messieurs tiennent trop à leur emploi respectable de « rond de cuir » pour adopter le nouveau régime, car s'ils le faisaient, ils les perdraient ces bonnes places, étant au sens propre du mot, totalement incapables de les conserver. Chez eux, ce n'est pas l'avenir de l'armée et par conséquent un peu celui du pays qui compte, mais leur source de profits et de revenus dont ils bénéficient aussi facilement. Voilà exactement pourquoi les soldats ressentent un si profond dégoût du service militaire et de l'armée en général.

Toutefois, il est permis à présent de fonder quelques petits espoirs, le portefeuille de ce fameux M. D. N., étant changé de mains, car sinon nous plaindrions sincèrement les recrues qui doivent encore faire connaissance du service militaire.

Enfin, c'est avec joie que nous avons accueilli le précieux bout de papier nous libérant de toute obligation militaire et nous permettant à chacun de rejoindre ses foyers, d'y retrouver les siens, en un mot tout ce que nous avons de plus cher, et dont nous avons été privés durant de longues années.

Nous osons espérer, qu'après la vie tumultueuse que nous avons eue et toutes les aventures vécues pendant si longtemps, nous puissions à la fin des fins, mener une existence paisible et goûter un peu de repos auquel semble-t-il nous y avons de justes droits.

Le Tandem « Lui et Moi »
de la 2ème B. I.

Le Château de Malmore

(Roman inédit d'Eugène MURCY)

Charles Davis possédait au plus haut point les qualités d'un maître de maison. Sa façon de recevoir et son art de persuader vous ôtaient toute velléité de refuser ses invitations. Aussi, tous les ans j'allais chez lui passer le mois de septembre dans le calme reposant des paysages d'Ecosse. Il recevait à l'Anglaise et l'Ecossoise n'en différait point. Ma présence ne le contraignait en rien, il n'aurait point conçu que ses devoirs d'hôtes puissent l'empêcher de vaquer à ses affaires. Je m'adonnais à de longues promenades et si le temps se faisait menaçant volontiers il me prêtait sa

voiture ; j'en profitais alors pour faire de lointaines randonnées qu'à pied je n'aurais pu faire.

Un jour, dans le spacieux et confortable living-room d'où l'on avait une large vue sur les étangs et les bois environnants, Davis et moi, après un tardif déjeuner prenions le café que ne manquait jamais d'accompagner quelques verres de whisky. Finissant son habituel cigare, debout devant la fenêtre, ses yeux scrutèrent un temps le ciel et l'horizon, puis, brusquement se tournant vers moi : « Mon cher, je vous prie de m'excuser, je m'en vais. Le temps risque bien de se gâter, je vous laisse l'auto, aussi, il me faut partir, il est près de quatre heures et j'ai d'importants rendez-vous ». J'essayais de protester, de refuser sa voiture, rien n'y fit. Il était déjà à la porte et ne se re-

tourna que pour me dire : « Un conseil, vous avez l'auto, allez jusqu'à Malmore, dites au concierge que vous venez de ma part et visitez le château dont au dîner je vous conterai l'histoire. Vous ne croyez pas aux fantômes, continua-t-il, vous y croirez ce soir ». Mi-amusé, mi-songeur, j'écoutais s'éloigner le bruit de ses pas. J'écrasais le bout de mon cigare dans un cendrier. Fantômes et Malmore jouaient dans mon esprit, et sans croire aux revenants, ma curiosité, je l'avoue, était un peu piquée.

Je me levai et consultai la carte. Malmore, 11 miles, environ 18 km., direction Nord-Ouest. Au moment où je sortis la voiture, je me rendis compte que Davis avait bien auguré du temps, le vent s'était levé et le soleil qui nous avait quittés depuis le déjeuner eût été bien

en peine de traverser la masse opaque de nuages noirs qui sauvagement chevauchaient les uns sur les autres, déferlant dans le ciel comme une marée furieuse. Temps peu propice à l'excursion ! Malmore doit être maintenant aux prises avec la tourmente. La curiosité vainquit mes hésitations. En hâte, je m'en fus quérir un trench-coat et résolument je me mis au volant. Au bout de dix minutes de route, j'arrivais au point culminant d'une longue montée qui devait ouvrir au touriste un immense champ de vue. Sâleré, j'arrêtai la voiture d'un brusque coup de frein. Un spectacle d'une étrange grandeur s'offrait à mes yeux. Je ne pouvais réaliser que un tel décor pût exister autrement que dans l'imagination du fou le plus fantasque.

(A suivre)